

Marianne Auricoste. *Guillevic, les noces du goéland ou l'épopée du quotidien.* Paris : l'Harmattan, 2007. 177 p.

Marianne Auricoste fut la compagne du poète pendant une quinzaine d'années, une époque marquée par de grands poèmes, parmi lesquels *Ville* (1969), dédié à Marianne. Cette liaison contre courant – lui approche les soixante ans; elle en a à peine vingt-deux – remplit Guillevic d'une nouvelle vigueur vitale et créatrice : « Tu avais rajeuni, tu étais plein d'allant, d'optimisme ». (27) Les voiles gonflés, il s'élance plein cœur dans les événements de mai 1968 et il fait figure de proue dans le rassemblement des poètes et la fondation de l'Union des Écrivains (39). Sa poésie retrouve, sinon la forme, le timbre, la teneur et la vision intemporelle des grands recueils tels *Gagner*, *Terre à bonheur* et *Carnac*. Sa voix de poète franchit les frontières nationales et, tout en restant ancrée à ses images familières, telles la mer et la plaine, l'arbre et la fleur, s'affermite globale, humaine et terrestre, que ce soit à Struga dans le grand festival de la poésie (46-47), ou à Budapest, chez son ami poète Georges Somlyo (63-64). *Les noces du goéland* est un témoignage inestimable de cette période fertile. C'est aussi un beau texte, un magnifique nocturne, lyrique et solennel, ponctué de silences comme la respiration de la mer. Pendant un séjour au Finistère, dans l'Avent de Noël, Marianne Auricoste enchaîne un long monologue adressé au poète, une effusion, parfois déferlement, de passions et de pensées, de souvenirs et de cogitations, tout ce qu'elle aurait voulu lui dire avant sa mort, ce qui lui fut injustement interdit. « Je me parle. Je nous parle. J'écris pour toi, pour nous, pour eux, tous ceux qui t'aiment, que tu accompagnes. » (169)

Marianne Auricoste nous fait entrer dans l'intimité du poète : son sourire, ses « chagrins de gamin mal aimé » (19) sa tendresse, son charme de conteur (119), son plaisir à jardiner, son obsession de l'ordre et de la ponctualité, mais aussi ses rancunes, ses envolées orageuses (73) et ses silences clos, obstinés. Nous le voyons paternel et généreux avec la femme, fidèle avec les amis et collègues – Aragon, Tardieu, Follain, etc. – ?, grégaire et charmant dans les assemblées, modeste dans ses accomplissements, ironique et intransigeant devant les misères et les injustices. Elle fait ressortir aussi les grandes valeurs de son éthique : transparence (« tu détestais l'obscurantisme », 21) persévérance, responsabilité (166) et espoir. De son œuvre, elle en relève, avec finesse et perspicacité, sa rigueur, son caractère « élémentaire », sa sacralisation du terrestre, et sa prédilection du quotidien.

Sa mémoire oscille du présent au passé pour citer et commenter les grandes œuvres, évoquer les paysages de leurs amours, les hauts et les bas d'une vie en commun, les aventures en poésie et en action. Le lecteur en sort

avec la connaissance que Vivre pour Guillevic n'était pas seulement vivre en poésie mais embrasser tous les aspects de l'existence et surtout jouir pleinement du quotidien. Ce va-et-vient de la mémoire ne s'aventure pas dans l'époque qui suit la sienne, celle d'une autre femme. Elle préfère se taire à ce sujet. Cependant, elle se réserve le droit de parole sur le jour des funérailles du poète pour exprimer sa douleur et le scandale qu'elle éprouve devant cette cérémonie qui déshumanise le poète. C'est le moment le plus poignant, le plus émouvant. Le texte épouse sa colère maîtrisée, celle de la femme offensée, celle de la fidélité trahie, tout en épousant le pathos de la messe funèbre. (125-128)

Enfin, de grand intérêt est la référence de Marianne Auricoste aux lettres que Guillevic lui adressait de près et de loin. (57) Comme la poésie, la correspondance était aussi une de ses activités quotidiennes. C'est encore un indice que l'œuvre de Guillevic est loin d'être toute connue et que de belles surprises nous attendent dans l'avenir.

Sergio Villani
Université York